

Nouvelles

« Alors qu'il déambulait... »

Michalis Fakinos and Francine Bogos

Number 27, March–April 1987

La Grèce : l'écriture est politique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20709ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fakinos, M. & Bogos, F. (1987). Nouvelles : « Alors qu'il déambulait... ». *Nuit blanche*, (27), 54–57.

«ALORS QU'IL DÉAMBULAIT.»

NOUVELLE DE MICHALIS FAKINOS

Le robinet avait dégoutté tout l'hiver. Enfin, je le suppose. Mais personne ne s'en était aperçu car il pleuvait sans arrêt; alors, comment remarquer un robinet qui dégoutte. Tout le patelin était noyé, les tuiles des toits dégouttaient, le platane dégouttait, les rosiers dégouttaient, la corde à linge dégouttait... Une averse n'était pas sitôt finie qu'une autre recommençait de plus belle. Un vrai déluge. Et la mère Thalia qui disait «du train où vont les choses, le bon Dieu va finir par nous noyer», puis elle menait ses chèvres en quête d'un brin de verdure et les ramenait tout aussi affamées car partout il n'y avait rien que de la boue. Tout, jusqu'aux cordes qui les tenait attachées, dégouttait...

Mes relations avec grand-père étaient pour le moins bizarres. Il pouvait s'écouler un hiver entier sans que l'on n'échange le moindre mot. Ce n'est pas qu'on était en brouille, non... mais lui restait enfermé dans sa cabane au fond de la cour et moi je couraillais à droite et à gauche... Après la mort de grand-mère, il a abandonné sa pioche et son sécateur, et s'est enfermé dans sa cabane. Souvent nous l'entendions qui rabotait là des bouts de bois pendant des heures. Moi, exprès pour l'asticoter, j'allais devant sa fenêtre et je lui disais n'importe quoi, comme l'histoire de l'arche, par exemple.

— Voilà, que je lui disais, on a du bois, on a des clous, du goudron on en achète, et on bâtit une belle arche ici, au beau milieu de la cour. On va tous y entrer. On y mettra des chiens, des chats, des bœufs, des chèvres, des moutons, des bœliers, et puis nos serins, nos pigeons, enfin tout, tout ce qu'il sera possible d'y mettre, et lorsque tout le pays sera inondé, comme disait la mère Thalia, l'arche va nous promener entre les platanes, elle sillonnera le champ de chaumes, elle ira jusqu'au mur de la maison de Marguétis, puis elle descendra la rue des Macédoniens... Après, elle s'arrêtera un peu au terrain de foot, elle passera par-dessus les buts et avec un bon élan elle se rendra au café chez Trypias. Là, elle voguera au-dessus des tables et Trypias, en tablier, sortira par la fenêtre, sa cafetière à la main, et il nous criera: «Hé les gars, emmenez-moi avec vous, emmenez-moi, vous allez pas le regretter...»; si tu veux, on fera un petit arrêt et on l'embarquera pour qu'il nous fasse du café. Alors là, notre arche elle filera par la côte de l'école, là où les enfants font du patin à roulettes, et hop elle gagnera le fleuve Anonymos qui sera en crue et elle nous mènera droit à la mer... Hein pépé, qu'est-ce que t'en dis? On la fait?

Grand-père s'arrêtait un instant de travailler son bois, on aurait dit qu'il soupesait ce que je venais de lui dire, puis il se remettait au boulot dans sa petite chambre...

Des fois j'allais me poster devant sa fenêtre close et je lui criais les dernières nouvelles que j'avais lues dans les journaux au café chez Trypias: «Pépé, ils ont chassé le Shah d'Iran... Pépé, le prix de l'essence a encore monté... Pépé, un accident d'avion, 237 morts...»

Si j'étais en train, j'y allais aussi de quelques faits divers de mon cru, histoire de rigoler un peu: «Hé Pépé, y'a un Athénien qui a égorgé sa femme et qui l'a mangée... Pépé, y'a un bébé-monstre qui est venu au monde avec la quéquette en plein front...», jusqu'à ce que ma mère se pointe sur le palier de la cuisine et me dise d'arrêter sinon on allait devenir la risée du quartier; alors grand-père se remettait à varloper...

Je disais donc qu'avec tout ce déluge, personne n'avait remarqué que le robinet dégouttait. Pourtant, même une fois les pluies arrêtées et le sol asséché, le robinet continuait toujours de dégoutter, comme s'il pleurait et gémissait à n'en plus finir; la mare d'eau au-dessous de lui s'étendait, s'étendait, et les guêpes s'y ramassaient pour s'y rafraîchir. La décision de la réparer, nous l'avons prise non pas à cause de l'eau gaspillée, mais après qu'une des guêpes eût piqué Aspa au pied. Aspa, c'est la fille de ma cousine Melpo.

La petite s'est mise à crier et à brailler et nous lui disions qu'au lieu de pleurer, elle ferait mieux d'aller faire pipi sur de la terre pour faire de la boue et l'appliquer sur la piqûre. Elle, elle ne croyait pas que c'était là le meilleur des remèdes, et puis ça la gênait de pisser comme ça devant tout le monde; finalement, sa mère l'a amenée à l'abri des regards derrière la cabane de grand-père et elle en est revenue avec son petit pied blessé tout couvert de boue...

Voilà ce qui m'a fait décider de jouer au plombier avec le robinet. Et quel plombier je faisais, fallait voir... Ainsi, pour passer le temps, je me suis mis à réparer le robinet qui avait dégoutté tout l'hiver. Et alors j'ai vu grand-père qui me regardait par sa fenêtre ouverte.

Au bout d'un moment il est venu près de moi — moi je faisais semblant de resserrer la valve — et m'a dit :

— À ce que je vois, tu t'y connais même en robinets...

Les premiers mots de grand-père signifiaient la fin de l'hiver... Bonjour tout le monde!

Il allait s'asseoir sous le platane et restait des heures à regarder les hirondelles, les montagnes, ou rien du tout... Moi, la flemme comme toujours, entre descendre à Athènes m'inscrire à quelque Faculté pour obtenir une remise du service militaire ou bien décider de me faire soldat tout de suite et en être débarrassé, je faisais du café qu'on sirotait sous le platane grand-père et moi. C'étaient les jours où on parlait... On avalait une gorgée de café, on regardait au loin les champs de chaumes, et on commençait...

Lui qui avait passé toute sa vie dans le même endroit me racontait des histoires de serpents qui s'étaient enroulés dans les cheveux d'une jeune fille, de fêtes de village qui avaient mal fini, de semences qui parfois donnaient, parfois ne donnaient pas du tout de récolte... Moi, je lui parlais d'Athènes — comme quelqu'un qui a roulé sa bosse partout dans le monde —, des drôles de crèmes glacées que j'avais marquées dans les pâtisseries à la mode, du grand jet d'eau de la place Omonia qui asperge les voitures quand il vente, de l'édifice du Parlement, des femmes d'Athènes...

Ainsi s'écoulaient les jours, l'un après l'autre, invariablement. À la maison, tout le monde disait que grand-père s'étiolait, qu'un ver le rongerait chaque jour un peu plus depuis la mort de grand-mère, qu'il en était à ses derniers milles; mais moi qui l'accompagnais pendant ces derniers milles, je le trouvais en pleine forme. Son œil s'allumait quand il évoquait certaines fêtes du passé; sa lèvre tremblait quand il racontait les volées qu'il avait reçues de son défunt père — même à l'âge du service militaire son père le passait encore à tabac...

Un après-midi de juin, alors qu'on avait épuisé notre répertoire de sujets de conversation en même temps que notre café, je lui ai demandé, comme ça, à brûle-pourpoint :

— Pépé, es-tu satisfait de la vie que t'as vécue?

Il m'a regardé longuement, fixement, et m'a répondu simplement: Non!

J'en suis resté estomaqué. Je ne m'attendais pas à une telle réponse. J'étais convaincu qu'il allait dire: «Merci mon Dieu, j'ai mené une belle vie avec ma défunte, j'ai fait des enfants qui m'ont donné des petits-enfants, j'ai semé, récolté, moissonné, merci à toi mon Dieu...», ou quelque chose du genre, comme disent tous les vieux pour en finir avec cette question embarrassante. Mais voilà donc que grand-père savait aussi dire «non».

— Dis-moi, pépé, qu'est-ce qui t'a manqué dans la vie pour être heureux?

— Les femmes!

— Les femmes?!

— Eh oui, les femmes. Tu vois... la seule chose que j'ai connue, la seule chose que j'ai palpée, ça a été celle de ma défunte. Tu comprends... j'aurais voulu connaître d'autres femmes, avoir caressé d'autres choses...

Il disait tout cela hardiment, sans aucune espèce de retenue. Droit sur sa chaise, à voix haute, comme s'il me disait: «Je prendrais bien encore un peu de vin...».

J'ai jeté un coup d'œil vers la maison. Personne ne pouvait nous entendre. L'idée m'est venue de me payer sa tête encore une fois, comme pour l'histoire de l'arche ou celle du type d'Athènes qui a égorgé sa femme et l'a mangée, comme celle du bébé-monstre...

— Écoute, que je lui dis, il n'est jamais trop tard...

— C'est trop tard maintenant, me dit-il doucement en s'allumant une cigarette, la première des deux par jour que le médecin lui permettait de fumer.

Du coup, j'ai perdu toute envie de rigoler à ses dépens.

— Écoute, que je lui dis, demain toi et moi on ira à Athènes. Aux femmes. Ici, à la maison, on leur dira que tu y vas pour passer des examens. On sera revenus dans deux jours...

Il a ri mais n'a rien dit. Seulement, au début de l'après-midi il a sorti son beau costume et l'a suspendu à une branche pour l'éventer de son odeur de naphthaline.

Et à ma mère qui lui a demandé ce qu'il fabriquait là, il a répondu que demain, il descendait à Athènes pour des examens chez son médecin. Et moi avec lui...

Bonjour tout le monde!

Dans le bus pour Athènes, on a rencontré par hasard le père Marguétis — vous savez, celui dont la maison était un peu plus loin que la nôtre, celle qu'aurait touchée notre arche juste avant de descendre la rue des Macédoniens — il m'a demandé de changer de place pour que les petits vieux s'assoient ensemble et se racontent leurs histoires.

Je me suis assis juste derrière eux et je les écoutais parler. Grand-père se plaignait de ses maux de tête, de ses palpitations à la poitrine, des douleurs dans le dos; de temps à autre il se retournait pour me faire un air complice. Et le père Marguétis qui enchaînait: «Hé, qu'est-ce que tu veux, c'est l'âge», et grand-père de prendre son air plaintif et de parler sans arrêt de maladies et d'examens. «Que Dieu me garde mon petit-fils qui a des relations et m'emmène voir des spécialistes à Athènes», oui, oui, aussi tragique que ça, comme au théâtre.

Ayant vite fait contourné le sujet de la mort qui fatalement venait s'immiscer dans leurs conversations malades, ils se sont mis à causer vignes et raisins, moûts, pressoirs, vins et olives — belle conversation qui grise l'esprit et fait oublier...

À notre arrivée à Athènes, une chaleur étouffante nous est tombée dessus. L'asphalte fondait. Grand-père avait chaud dans son beau costume trop épais et il a défait son premier bouton de chemise.

On est entrés dans un hôtel de la rue Haghiau Constantinou, moi ma valise à la main et grand-père derrière, à s'éventer avec son chapeau. On a pris une chambre et on a monté l'escalier de bois. ▀

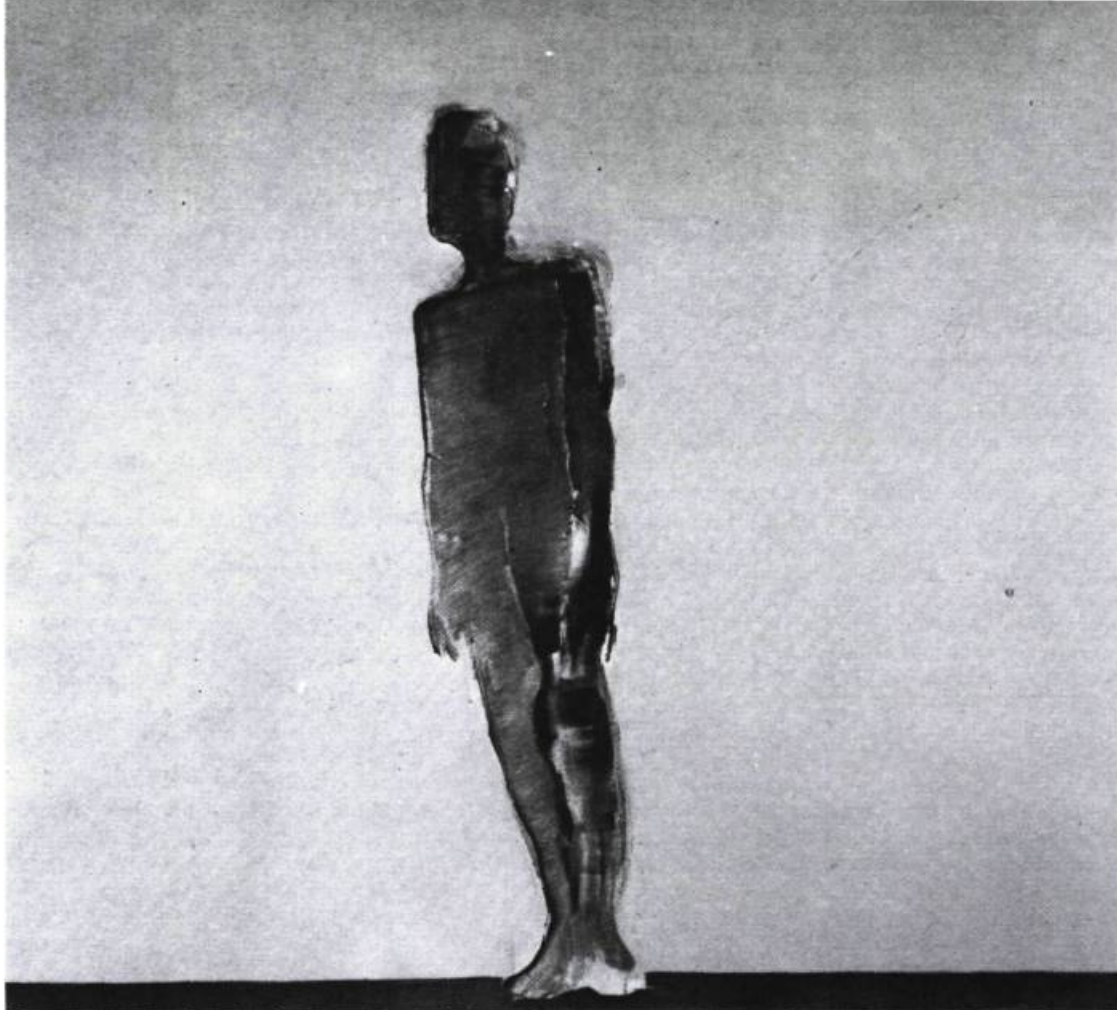


Figure de Makis Theophylactopoulos — Né à Athènes en 1940, le peintre Makis Theophylactopoulos a été remarqué par la critique dès sa première exposition en 1966. À l'angoisse qu'on relève dans ses *Figures*, l'artiste répond : «Où que mes œuvres soient apparues, elles ont fait des trous».

La clé à la main, je cherchais le 121. Grand-père derrière, muet, à s'éventer avec son chapeau. On est entrés. C'était une chambre dont les fenêtres ne donnaient sur rien — de plus, les vitres étaient peintes vert foncé, même si on voulait voir dehors, pas moyen... À gauche, à droite, deux lits; au milieu, un petit tapis de plastique moutarde avec des motifs de méandres tout autour; le plancher, moutarde lui aussi, craquait. En plein cœur d'après-midi il a fallu allumer pour y voir clair. Grand-père s'est assis sur le bord d'un des deux lits, le chapeau sur les genoux.

— On va se reposer un peu, que je lui ai dit, une heure ou deux, et en fin d'après-midi, quand il fera plus frais, on y va...

On s'est déshabillés, allongés, et on a éteint la lumière. Silence. Et quel silence... la rumeur de la rue retentissait jusqu'à nous et, si quelqu'un venait à passer dans le corridor, on le savait tout de suite aux craquements du parquet. On entendait même les rires et les chuchotements des autres chambres...

J'entendis la voix de grand-père dans la pénombre:

— Evguénios, est-ce qu'elle est bien?

— Parmi ce qu'il y a de mieux, lui ai-je répondu.

— Je veux dire... elle est jeune? me demanda-t-il timidement.

— Bah... pas si jeune que ça... Elle doit bien avoir dans la trentaine.

— Ah... elle est jeune alors.

Je l'avais connue peu de temps auparavant, dans le temps où je traînais à Athènes soi-disant pour étudier. Le premier soir où j'y suis allé, je me souviens, j'avais avec moi un recueil de poèmes de Sikélianos que je venais d'acheter d'un marchand ambulancier. Je l'avais laissé à côté du lit, sur la chaise avec mes vêtements. Quand on a eu fini, encore tout nus tous les deux, la fille a pris le livre et s'est mise à le feuilleter, à la renverse sur le lit. «Dis, tu m'en fais cadeau?» qu'elle m'a demandé toute minaude. C'est que j'y tenais beaucoup, moi, à ce livre; j'avais entendu mes copains parler de poésie et moi qui n'y connaissais rien à rien, je comptais bien y apprendre une ou deux choses... «Je te le donne», que je lui ai dit. Folle de joie, elle m'a embrassé et réembrassé et m'a fait cadeau du deuxième coup. Mais le livre, lui, coûtait plus cher... Depuis cette fois, j'étais devenu un régulier; elle me faisait des gentillesse quand elle me voyait, mais de Sikélianos on n'a plus jamais reparlé.

— Elle est jolie?

À nouveau la voix de grand-père dans la pénombre. Il ne dormait pas.

— Elle est presque belle. Mais ce qui va te rendre fou, c'est la petite échelle de duvet qui part de son nombril, qui lui traverse tout doucement le ventre, et qui se termine en touffe en haut de ses cuisses. Là... tu sais...

Je me rappelle un soir, ce devait être Mardi gras car le lendemain c'était Carême, j'y étais retourné. Au lit, elle m'a dit: «Qu'est-ce que tu dirais si demain on allait faire voler un cerf-volant?» Je ne sais pas si c'était une blague, mais j'ai répondu «d'accord» et on s'est donné rendez-vous place Vathy, le lendemain neuf heures. Plus tard, quand j'ai raconté ça aux copains en prenant un verre à la mezzanine du Pingouin, ils se sont bien marrés et m'ont taquiné. «Ça y est, espèce de veinard, on sait se placer les pieds, hein? Je te vois déjà gigolo de première».

Place Vathy, neuf heures du matin, premier jour de carême, elle m'attendait. Avec sa petite jupe et son petit sac, avec ses cheveux en chignon derrière sa tête, elle ressemblait à toutes ces filles qui viennent de terminer leur journée à l'usine et qui courent rencontrer leur amoureux pour oublier un peu les fils et les machines. Elle a pris mon bras en sautillant comme une écolière qui fait l'école buissonnière. On est descendus sous la place Omonia et on a pris le métro jusqu'à la station Maroussi. Au kiosque de la station on a acheté — c'est moi qui ai payé — deux cerfs-volants de papier portant les couleurs de nos deux clubs de foot nationaux. Elle, elle a choisi le «Olympiako» aux bandes rouges et blanches, et moi, un jaune et noir «AEK». On a aussi pris de ces petites galettes de carême qui étaient étalées au marché, puis on a pris la clé des champs.

Dans ce temps-là, Maroussi n'était pas rempli d'édifices à logements, il y avait plein d'espaces verts. On a lancé nos cerfs-volants dans les airs, on criait, on riait, on était heureux tous les deux, et après, quand on en a eu assez de jouer, on a laissé les cerfs-volants se perdre en direction d'Athènes. On s'est étendus sur l'herbe, on s'est embrassés, moi je voulais aller plus loin, mais elle a repoussé ma main tout doucement en disant: «Oh non, je t'en prie. Aujourd'hui je suis vierge...»

— Comment elle s'appelle?

— Léla, pépé.

Quand on a quitté l'obscurité de l'hôtel, le soleil était encore haut dans le ciel et la chaleur n'avait pas l'air de vouloir diminuer. Il était encore trop tôt pour aller chez Léla. On est allés s'asseoir tout près, dans un bar à ouzo de la rue Haghioi Constantinou et on a commandé deux ouzo. On buvait sans parler, on regardait par la fenêtre passer les gens, les trolley, les bus, les taxis. Grand-père a commandé deux autres ouzo. On a trinqué et continué à boire sans parler en guettant par la fenêtre l'heure où le soleil allait descendre. On a fait passer des disques de Kazantzidis sur le juke-box, des chansons si connues que même grand-père les connaissait. On buvait, on écoutait, on regardait dehors, on ne parlait pas.

À un moment donné, la nuit est tombée. On est sortis de l'ouzerie et j'ai acheté des chicklets au kiosque. J'en ai donné une à grand-père et je me suis envoyée l'autre dans la bouche. On descendait la rue Haghioi Constantinou en mâchant notre gomme comme des matelots de la Flotte américaine. Moi et mon grand-père. On a pris la rue Akominatou.

J'ai pressé le bouton où c'était écrit *Léla*.

Grand-père a reboutonné à la hâte son premier bouton de chemise et on est entrés. On était les premiers. Léla était tout sourire et elle m'a grondé pour l'avoir oubliée aussi longtemps — grand-père souriait timidement.

— Viens que je te présente Léla, que j'ai dit à grand-père.

— Léla, je te présente un ami.

Léla l'a regardé de la tête aux pieds et elle a hoché de la tête.

— T'as de chouettes amis..., et elle a entraîné grand-père avec elle.

Comme elle l'emmenait dans la chambre, grand-père s'est retourné vers moi et m'a fait un sourire embarrassé.

Je lui ai fait un clin d'œil malicieux, avec une mine qui voulait dire «t'en fais pas, ça ira tout seul».

La porte s'est refermée derrière eux et j'ai allumé une cigarette en regardant la vieille dans son coin qui tricotait un pull interminable avec des mouvements de détraquée. Toutes les fois que j'y étais allé, elle était toujours là, dans le même coin, à tricoter le même pull avec ses mouvements de détraquée, comme si elle avait voulu à tout prix le terminer le soir même.

D'un coup, la porte s'est ouverte. Léla, à poil, avec sa petite échelle de duvet sur le ventre, m'a dit, l'air embarrassé:

— Il... m'est resté dans les bras!

J'ai couru dans la chambre et j'ai vu grand-père à plat ventre, immobile sur le lit. Ses yeux vitreux et étonnés fixaient le petit tapis devant lui, ces mêmes yeux qui, quelques secondes plus tôt, avaient descendu poil par poil le ventre de Léla, ces mêmes yeux qui avaient contemplé pour la dernière fois la toison d'une autre femme...

Au village et dans les journaux, on a écrit que grand-père est mort «alors qu'il déambulait rue Haghioi Constantinou, près de la place Omonia...» ■

Traduit du grec par Francine Bogos

Michalis Fakinos est né à Athènes en 1940. Il est journaliste depuis 1958. En 1983 il fait paraître son premier recueil de récits, *Les rameurs*, suivi en 1984 d'un second, *La Disparition de Joseph*. Deux récits de Fakinos ont été adaptés pour la télévision grecque en 1986. En 1985 le théâtre Stoa faisait paraître un album consacré aux 15 dernières années de la production théâtrale grecque; l'ouvrage comprenait entre autres une pièce en un acte de Michalis Fakinos, intitulée *Échec et mat*.